

Harvey Goldberg et George Haupt, réd. — *Une vie révolutionnaire 1883–1940. Les mémoires de Charles Rappoport* (édition achevée et présentée par Marc Lagana), Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'Homme, 1991, 513 p.

Si la publication de mémoires apparaît parfois relativement facile, ce jugement ne s'applique certes pas à la publication récente de ceux de Charles Rappoport. Commencée dans les années 1960 et à peu près complétée vers 1973 par Georges Haupt et Harvey Goldberg — deux historiens du mouvement socialiste décédés respectivement en 1978 et 1987 — elle a été menée à terme par Marc Lagana. Héritier spirituel de Goldberg, Lagana a d'ailleurs repris ses dossiers et son projet de biographie de Rappoport.

La difficulté majeure de l'entreprise résidait dans les multiples rédactions de mémoires laissées par l'auteur. Exclusion faite de nombreux récits et articles de souvenirs, il en a en effet composé au moins quatre versions, certaines disponibles sous forme de manuscrit, d'autres de texte dactylographié ou imprimé. De plus, ces versions sont rédigées en différentes langues (français, russe et yiddish), à des périodes différentes de sa vie (1926–1927, 1930–1932, 1937–1940) et conservées dans des lieux multiples (Amsterdam, B.N., collection Vogein-Rappoport). Il ne s'agit ni d'un texte unique composé en phases successives, ni du refignolage d'un premier document en vue d'en améliorer l'écriture, mais bien de plusieurs variantes des mêmes épisodes de sa vie selon un même plan et souvent avec les mêmes précisions et les mêmes lacunes.

Le travail d'édition s'est avéré particulièrement complexe. C'est la dernière version, intitulée *Une vie révolutionnaire*, composée entre 1937 et janvier 1940, peu avant la mort de Rappoport, qui a servi de texte de base. Comme cette version n'avait pu être corrigée que très partiellement par son auteur, les éditeurs ont dû remplir les blancs, corriger les fautes et unifier l'orthographe des noms propres étrangers. Ils ont également choisi d'ajouter certains passages d'autres versions pour expliciter ou compléter le texte de base, ou même le remplacer entièrement, dans certains cas. La nature de chaque modification est clairement indiquée par des crochets et des notes infrapaginales, vraisemblablement rédigées par Goldberg. Ces multiples notes présentent aussi fréquemment une ou des variantes du texte de base, ce qui permet au lecteur une démarche de comparaison instructive quant aux perceptions de Rappoport à des phases différentes de sa vie. Parallèlement à ces notes infrapaginales, une autre série de 322 notes, intégrées au texte en caractères différents (probablement attribuables cette fois à Haupt), servent de repères biographiques ou contextuels. L'ensemble de cet appareil est sans doute lourd pour le lecteur, mais efficace. De plus, le texte des mémoires est précédé d'une brève présentation de Marc Lagana, d'un « avertissement » de Haupt sur les nombreuses versions des mémoires et le sens à y accorder, de même que d'un long article de Goldberg, paru en 1972 dans la revue *L'Homme et la société*, sous le titre « Charles Rappoport. La crise du marxisme en France », et qui pourrait fort bien avoir été conçu pour servir d'introduction aux mémoires. Quelques annexes, un index des noms propres et une bibliographie complètent le tout.

Le lourd travail de recherche, de traduction, de correction, d'annotation et de

présentation est d'abord le résultat des efforts conjugués de Haupt et de Goldberg, mais toute une équipe de collaborateurs y a également contribué.

L'intérêt de cette publication est double. Elle permet d'abord de connaître Charles Rappoport, personnalité passionnée et passionnante, chevauchant la fin du XIX^e siècle et le début du XX^e et qui mérite certes mieux que l'oubli dans lequel l'histoire officielle du socialisme l'a maintenu jusqu'ici. Elle met également en lumière un témoignage lucide et original sur le mouvement communiste international, le socialisme français et les débats qui les ont agités avant et après la première guerre mondiale.

Né en 1865 dans une famille juive aisée de la Lituanie russe, le jeune Rappoport s'intéresse très tôt à la culture philosophique occidentale et, dès l'âge de 18 ans, il milite dans les rangs populistes. Après l'attentat contre le tsar en 1887, il part sans un sou pour Paris puis, en 1891, pour la Suisse où il épouse Fanny Ratner, jeune émigrée russe comme lui. Ils obtiendront tous les deux un doctorat en philosophie dans ce pays en 1897, et repartiront ensuite pour Paris où Fanny, déjà malade, décédera aussitôt. Rappoport devait ensuite habiter la France jusqu'à sa mort. Il y contractera un second mariage avec Sophie Oguse, une amie d'enfance devenue médecin, profession qui assurera la survie matérielle du couple jusqu'à la mort accidentelle de Sophie en 1923. Il aura de ce mariage deux enfants.

Propagandiste dans l'âme, il consacra sa vie au militantisme socialiste par cinq avenues complémentaires : principalement par le journalisme politique, métier appris pendant ses études en Suisse et qu'il pratiquera dans une foule de petits journaux et de revues politiques; par l'enseignement à l'école de Longjumeau, fondée par Lénine, de même qu'à l'École marxiste dont il fut le fondateur et qu'il dirigea pendant cinq ans sans rémunération aucune. Il sera de plus régulièrement sollicité pour des conférences, malgré la médiocrité de son français parlé. Il sera également membre de partis politiques : d'abord du Parti socialiste français avec Jaurès, puis de la SFIO et, par la suite, convaincu de la justesse du marxisme, du PCF dont il fut membre fondateur. Il fut sans nul doute, en dernier lieu, le militant français le plus internationaliste et le plus assidu des nombreux congrès internationaux qui jalonnent l'histoire du mouvement socialiste.

Malgré son statut au Parti communiste et sa notoriété, il restera toujours loin du pouvoir dans les appareils des partis et gagnera sa vie misérablement. Fidèle au PCF, encore plus au PCUS et ardent défenseur de la 3^e Internationale, il n'en gardait pas moins un franc-parler et un esprit critique qui ont toujours suscité la méfiance des dirigeants, qui, tout en exploitant ses talents indéniables, l'ont maintenu en marge de toute fonction de direction. Les procès de Moscou auront raison de sa fidélité et il démissionnera du Parti en 1938, dénonçant publiquement le stalinisme en URSS et au dehors. Il mourra en 1940, profondément marxiste, mais dans la désillusion la plus complète.

Les mémoires de Rappoport — et c'est là un intérêt majeur de leur lecture — fourmillent d'allusions et de mini-portraits concernant à peu près tous ceux qui ont joué un rôle significatif dans le socialisme de l'époque : il a évidemment fréquenté toute la diaspora russe, de Plékhanov, Axelrod et Tchernov à Trotsky et Lénine. Il a été l'ami intime de Christian Kakowski, a très bien connu Clara Zelkin, Rosa

Luxembourg et Karl Kautsky. Malgré des divergences majeures quant aux orientations politiques, il a porté une affection particulière à Jaurès et a travaillé régulièrement avec Jules Guesde. Par conséquent, il a largement participé à tous les débats qui ont animé les cercles de militants et à toutes les polémiques qui ont alimenté leurs congrès. Le lecteur peut profiter de son regard critique et entrer avec Rappoport dans les discussions de l'époque sur de nombreuses questions, telles que l'opportunité pour les socialistes de participer à des gouvernements bourgeois, le réformisme, le problème de la violence révolutionnaire, le grand dilemme de la participation à l'effort de guerre, le rôle de Moscou dans la 3^e Internationale. Même si ces thèmes ne sont plus d'une actualité brûlante, ils n'en gardent pas moins un intérêt historique considérable et permettent de mieux comprendre plusieurs attitudes et décisions de l'époque, de même que certaines causes du dérapage du socialisme et de son discrédit actuel.

Malgré un itinéraire peu flamboyant, Rappoport n'en était pas moins une personnalité haute en couleur, à l'esprit rempli de finesse et d'humour. Généreux et combatif jusqu'à la fin, ses qualités premières demeurent cependant sa lucidité, son honnêteté intellectuelle, son indépendance à l'égard de tous et son sens critique. Il a tenté, de l'intérieur, et c'est l'histoire de sa vie à partir des années 1920, de mettre en garde contre la dissociation entre la liberté et le socialisme et contre l'hégémonie de Moscou sur les partis communistes occidentaux. Il prônait le dialogue et le droit de parole. Il n'a jamais accepté de se faire imposer un comportement politique contraire à ses convictions par des dirigeants la plupart du temps beaucoup moins érudits et cultivés que lui et dont les connaissances du marxisme étaient certes moins approfondies que les siennes. Il s'est vite senti en porte-à-faux dans ce Parti communiste dont on peut déjà percevoir le sectarisme et, cette prise de conscience progressive combinée à sa volonté de rester fidèle à la cause révolutionnaire, explique, selon Haupt, les multiples versions de ses mémoires qui constitueraient autant « d'essais d'auto-analyse d'un révolutionnaire en proie à une crise politique profonde ». Amer de se sentir marginalisé, il en a tiré, en réaction, une valorisation de ses attitudes et ses positions frisant parfois l'auto-suffisance. Son échec cuisant au sein du Parti et sa mise au rancart discrète mais efficace témoignent significativement des tendances déjà prises au sein du PCF et de l'ensemble du mouvement communiste international.

Christine Piette
Université Laval

Michael J. Childs — *Labour's Apprentices: Working-Class Lads in Late Victorian and Edwardian England*. Montreal and Kingston: McGill-Queen's University Press, 1992. Pp. xxiii, 223.

Good books begin with good questions. It helps too if the questions are asked of interesting topics. In *Labour's Apprentices*, Michael Childs's topic is political socialization. His question is what prompted English workers born between the